

Peter Blumenthal / Denis Vigier (éds.)

Études diachroniques du français et perspectives sociétales



- Osthoff, H./Brugmann, K. (1878). *Morphologische Untersuchungen*. Leipzig.
- Paul, H. (1880). *Prinzipien der Sprachgeschichte*. Halle : Niemeyer.
- Saussure, F. de (1971). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Schmidt, J. (1872). *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen*. Weimar : H. Böhlau.
- Trask, R. L. (2000). *Dictionary of Historical and Comparative Linguistics*. Edimbourg : Edinburgh UP.
- Watts, R. J. (2012). « Language myths. », dans : Hernandez-Campoy, J. M./Conde-Silvestre, J. C. (éds.). *The Handbook of Historical Sociolinguistics*. Oxford : Wiley-Blackwell, 585–606.
- Wartburg, Walter von (1946). *Evolution et structure de la langue française*. Berne : Francke.
- WLH = Weinreich, U./Labov, W./Herzog, M. I. (1968). « Empirical foundations for a theory of language change. », dans : Lehmann, W. P./Malkiel, Y. (dir.), *Directions for Historical Linguistics*. Austin : University of Texas Press, 95–195. <<http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/books/hist05.html>>.

France Martineau*¹

Réseaux et maillages : aux sources de la variation linguistique

Résumé: Cet article porte sur les réseaux et maillages qui permettent de situer la variation linguistique, dans une perspective qui relie l'échelle globale et celle plus locale. Après une brève présentation de deux corpus portant sur l'Amérique française, construits autour de la notion de réseaux sociaux et de distance/proximité communicationnelle, l'article aborde deux études de cas en montrant comment le parcours du locuteur et sa perception de soi dans les réseaux dans lesquels il est intégré est un facteur essentiel pour comprendre les pratiques linguistiques et le répertoire activé en contexte. La première étude examine le mouvement de bascule du français vers l'anglais à Détroit/Windsor, après la Conquête britannique à la fin du XVIII^e siècle ; la deuxième porte sur la variation associée aux formes de la première personne du singulier du futur périphrastique (*je vais/je vas/m'as*) dans le Québec moderne et à ce qu'elle révèle de la position des locuteurs dans la communauté.

Abstract: This paper aims to demonstrate that linguistic variation stems from the complex social networks woven by and around individuals, and that as such, it stands at a crossroads between micro- and macrolinguistics. Two case studies are presented, carried out with data drawn from two American French corpora designed specifically to address the notions of social networks and communicational distance/proximity. The first study investigates the post-Conquest shift from French to English in 18th century Detroit/Windsor. The second investigates the first person singular periphrastic future variable in present-day Québec French

* Université d'Ottawa

1 Cet article a bénéficié de l'appui du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (subvention GTRC *Le français à la mesure d'un continent* (dir.: F. Martineau) ; projet *Aux sources du français québécois 1763–1840 : pratiques et discours linguistiques*, F. Martineau (titulaire principale) et W. Remyen (co-titulaire)) et de l'Université d'Ottawa (Chaire de recherche *Frontières, réseaux et contacts en Amérique française*, titulaire : F. Martineau). Je remercie les collègues du colloque Presto à Lyon en mars 2016 pour leurs conseils et suggestions ainsi que Marie-Claude Séguin et Hélène Labelle qui ont relu une première version de cet article.

(*je vais/je vas/m'as*), and examines what variation reveals about the social status of individuals in their community. Both studies show that life course and self-perception within social networks are essential to the study of context-generated linguistic choices and practices.

1 Introduction

La sociolinguistique, que sa perspective soit diachronique ou synchronique, soulève la question de la relation entre le locuteur, ses usages et le contexte social, les trois éléments étant constitutifs de la variation linguistique (voir l'article de A. Lodge dans ce volume). Pour mieux cerner la variation et le changement linguistique, il est nécessaire de naviguer entre une approche globale, qui définit les grandes tendances des groupes en présence en fonction des structures sociopolitiques, et une approche plus locale, qui interprète comment le locuteur, à travers son parcours de vie et ses représentations, se situe dans la communauté.

Dans cet article, je présenterai d'abord deux corpus, le *Corpus de français familier ancien* et le *Corpus FRAN*, construits autour de la notion de réseaux et de maillages. Puis j'en illustrerai l'intérêt par l'examen de deux espaces linguistiques en Amérique française, celui de la région du Détroit/Windsor à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle et celui de Gatineau/Montréal au Québec aux XX^e et XXI^e siècles.

2 Vers une linguistique des réseaux

Il est de tradition d'aborder la question des variétés en français de façon territoriale, en opérant un découpage géographique, si bien que l'on définit des variétés françaises et nord-américaines, et à l'intérieur de cet espace nord-américain, des variétés acadiennes, laurentiennes, louisianaises, etc., avec, de nouveau, une segmentation selon que le français y est en situation minoritaire (par ex. variétés de l'Ontario, de l'Ouest canadien) ou majoritaire (par ex. variétés québécoises) et, parfois, de nouvelles subdivisions sur la base d'un territoire urbain (par ex., Montréal) ou social (par ex., un quartier à revenus modestes). Ces divisions, si elles sont commodes pour permettre une appréhension générale de l'espace territorial, ne correspondent pas à la fluidité de la langue et à la mobilité des locuteurs. De même, l'appartenance à une classe sociale demeure un puissant facteur

de catégorisation (Labov 1972), mais les travaux sur les réseaux mettent en évidence la réappropriation symbolique par les locuteurs d'usages en circulation hors du groupe social auquel leur origine ou leur métier les catégorise.

La volonté de concilier le social (territoire sociopolitique, classe sociale, générations, etc.) et l'individuel (parcours de vie, déplacements, liens de sociabilité, attitudes et représentations, etc.) pour cerner les pratiques et usages linguistiques m'a conduite à créer deux corpus de grande taille, avec une large couverture de l'espace spatial et social (France (nord-ouest de la France et région parisienne)/Amérique du Nord ; toutes classes sociales) et une longue portée diachronique (sur quatre siècles). Le *Corpus de français familier ancien* (Martineau 1995) inclut différents types de documents textuels pour les périodes anciennes (XVII^e siècle-début XX^e siècle), dont de la correspondance familiale et des journaux personnels ; n'en sont pas exclus des écrits de l'intime provenant de scripteurs de classes sociales supérieures, même si la majorité des documents proviennent de scripteurs de classes sociales plus modestes, les *peu-lettrés* (voir Branca-Rosoff/Schneider 1994; Ernst/Wolf 2002; Martineau 2007, 2012, 2013; Steuckardt 2014). Le *Corpus de français familier ancien* inclut aussi des pièces de théâtre et textes parodiques mettant en scène du français populaire (XVII^e siècle-XX^e siècle) de France et d'Amérique française. Pour la période moderne, le corpus comprend des entrevues de nature ethnologique ou sociolinguistique menées dans les années 1940-2000 en Amérique française ainsi que de nouveaux entretiens recueillis dans des situations de proximité communicationnelle (repas entre pairs). Le corpus est interrogeable en ligne (www.polyphonies.uottawa.ca).

Le *Corpus FRAN* (Français d'Amérique du Nord) (Martineau et al. 2011) est quant à lui conçu sur des principes similaires à ceux du *Corpus de français familier ancien* (voir Martineau/Séguin 2016 pour une description détaillée). Il intègre des documents textuels constitués de correspondance familiale et officielle, surtout de l'élite, dans les aires francophones des colonies d'Ancien Régime ; des entrevues provenant de corpus patrimoniaux portant sur des communautés francophones d'Amérique du Nord ; des entrevues variationnistes structurées en fonction de critères sociologiques (âge, sexe, classe sociale); des entrevues sur les idéologies linguistiques auprès d'individus qui occupent une position d'autorité morale

dans leur communauté ; enfin, des entretiens non dirigés, recueillis dans des situations de proximité communicationnelle (Montréal, Paris, Rouen). Le *Corpus FRAN* est interrogeable en ligne (www.continent.uottawa.ca). Le *Corpus de français familier ancien* et le *Corpus FRAN* sont aussi accessibles pour consultation sur demande au Laboratoire *Polyphonies du français*, à l'Université d'Ottawa.

Ces corpus documentent le parcours de vie de l'individu (par ex., date et lieu de naissance ; métier et éducation ; mobilité géographique et sociale ; attitudes et représentations linguistiques) et de sa famille immédiate et les réseaux dans lesquels il évolue, de façon à mieux saisir sa position dans l'espace linguistique. Les deux corpus permettent aussi de faire le pont entre les sources textuelles avec traces du vernaculaire et sources orales modernes et d'examiner, sur une longue période, les effets de proximité/distance communicationnelle (voir Koch/Oesterreicher 2001). En effet, les lettres de peu-lettrés permettent de reconstruire en partie la langue vernaculaire à date ancienne ; de plus, la correspondance familiale présente des situations de proximité communicationnelle qui s'apparentent, tout en tenant compte du filtre de l'écrit, à celles d'entretiens entre proches ; enfin, les sources épistolaires nous renseignent, à travers les lettres échangées, sur les réseaux entre locuteurs.

Selon Milroy (1980) et Milroy/Milroy (1990), dans une communauté tissée serrée (« fermée ») où les membres ont des relations sociales nombreuses, les traits conservateurs seront mieux maintenus que dans une communauté « ouverte » où les liens sont plus lâches. Dans ce modèle, les locuteurs les plus susceptibles d'être des initiateurs du changement (« des early adapters », selon Milroy/Milroy 2009) sont des locuteurs bien intégrés dans leur communauté, des individus respectés, qui peuvent aisément passer d'un réseau à l'autre et devenir ainsi des agents d'un changement initié ailleurs que dans la communauté aux liens serrés. Ce modèle repose sur un examen attentif des réseaux des locuteurs, de leurs pratiques et de leur parcours de vie, comme sources de variation et de changement linguistique. Dans la section 3, en appliquant ce modèle à la sociolinguistique historique (par ex., Conde-Silvestre 2012, Tieken-Boon van Ostade 2000), j'examinerai le mouvement de bascule du français vers l'anglais à Détroit/Windsor, dans la région des Grands Lacs nord-américains, peu après la Conquête britannique (1760). Puis, dans la section 4, je m'intéresserai à

la variation associée aux formes de la première personne du singulier du futur périphrastique (*je vais/je vas/m'as*) et à ce qu'elle révèle de la position des locuteurs dans la communauté, en l'illustrant à partir de Montréal et Gatineau, au Québec, à l'époque moderne.

3 La région du Détroit : vers une domination anglaise

Les grands fonds d'archives familiaux sont des sources précieuses pour reconstituer des pratiques linguistiques qui traversent une communauté parce qu'ils contiennent des documents de la famille immédiate et élargie mais souvent aussi de membres à la périphérie, comme des employés et des partenaires d'affaires lorsqu'il s'agit de familles commerçantes. J'illustrerai l'intérêt de ces fonds avec les familles Askin et Campeau dans la région du Détroit, pour la plupart des membres de la bourgeoisie, bien intégrés dans différents réseaux grâce à leurs relations commerciales et familiales. Plus précisément, j'examinerai le choix de la langue, anglais ou français, dans ce milieu où les tensions politiques entre les empires britannique et français ont des répercussions jusque dans le noyau familial.

Au XVIII^e siècle, la colonie du Détroit, fondée en 1701 sur la rivière du même nom, est peuplée surtout de familles francophones qui occupent les deux rives et qui traitent pour le commerce des fourrures avec les communautés amérindiennes (Bénéteau/Halford 2008, Martineau/Bénéteau 2010). La situation change après la Conquête britannique (1760), mais surtout avec la guerre d'indépendance américaine. En effet, celle-ci a pour résultat de modifier le statut de Détroit, qui passe de ville britannique à ville américaine ; plus de 60 familles francophones et anglophones, loyales à la couronne britannique, s'installent autour de Windsor/Sandwich, sur le côté britannique de la rivière Détroit, aujourd'hui en Ontario, au Canada. Ces changements sociopolitiques contribuent à accentuer le mouvement de transfert vers l'anglais dans cette région, isolée de la métropole montréalaise, à plus de 900 kilomètres. Les pratiques épistolaires des familles Askin et Campau en sont un exemple.

John Askin, un Irlandais né en 1739, arrive en Amérique en 1758, peu avant la Conquête ; il a appris le français, sans doute avant son arrivée dans le Détroit, où il s'installe pour mener le commerce des fourrures. Dans un premier mariage, il épouse une Amérindienne, Manette, dont il a trois

enfants, John, Catherine et Madeleine. De son second mariage en 1772 avec Marie-Archange Barthe, fille du commerçant de fourrures francophone Charles-André Barthe, il aura neuf enfants : deux morts en bas âge, trois fils (Charles, James et Alexandre) et quatre filles (Thérèse, Archange, Adélaïde et Félicité). Après 1760, les francophones continuent d'avoir le contrôle sur le commerce des fourrures. Comme le souligne Askin, qui écrit en anglais aux marchands de fourrures anglophones de Montréal : « it will be necessary to send an account of the contents of each Package, directed to the person acting or me there & if you could without too much trouble send the account of the Packages both in french & english, so much the Better » (John Askin, 29 juin 1778, Martineau 1995-). Si le monde des fourrures est encore dominé par les francophones, un marchand comme Askin doit aussi s'adapter au nouveau pouvoir britannique, puis pour l'une des rives, à celui américain. L'anglais supplante progressivement le français dans les domaines commerciaux et politiques et les familles de l'élite cherchent à positionner leurs fils dans le monde des affaires (Gitlin 2010).

Ce nouvel équilibre à trouver entre francophones et anglophones se traduit par des mariages exogames, la langue devenant un puissant facteur de cohésion. Pour John Askin, de façon assez systématique, les liens matrimoniaux qu'il établit à travers ses mariages, et ceux de ses enfants, lui permettent de consolider des alliances commerciales et d'avoir toujours accès aux réseaux du pouvoir (voir aussi Clarke 2001, Dionne 2007, Martineau 2013, à paraître). D'une part, tous les hommes Askin ont épousé des femmes francophones venant de familles de commerçants de fourrures en vue dans la région², ce qui leur assure une place dans le réseau du commerce de fourrures auprès des francophones et des peuples amérindiens. D'autre part, les femmes Askin épousent toutes des anglophones, le plus souvent des militaires britanniques³.

Les lettres conservées nous renseignent sur le choix privilégié de la langue du locuteur. John Askin écrit en anglais à tous ses enfants, mais lorsqu'il s'adresse aux francophones qui travaillent pour lui dans le commerce des

fourrures, il choisit plutôt le français ; c'est le cas avec son beau-frère Barthe, qui travaille pour lui, et avec ses engagés francophones, qui eux aussi lui écrivent en français.

C'est aussi en français qu'écrivent deux des filles de John Askin, Catherine et Madeleine, issues du premier mariage de John Askin à l'Amérindienne Manette, parlant probablement le français ; celles-ci écrivent en français à Marie-Archange Barthe, la deuxième épouse de John Askin, mais aussi à leur frère Charles (lettres de Madeleine à Charles) et à leur père. C'est aussi le français qu'utilise Madeleine Peltier, fille d'un commerçant de fourrures et épouse de John fils, aussi né du mariage avec Manette, et bien impliqué dans le commerce des fourrures ; Madeleine écrit ainsi en français à sa belle-mère Marie-Archange et à son mari.

Les fils Askin écrivent en anglais à leur père et à leurs beaux-frères anglophones, mais aussi à leurs sœurs. De plus, parmi les hommes de la famille Askin, seuls Alexandre Askin (le fils) et David Meredith (le gendre) écrivent directement à Marie-Archange Barthe, et ils le font en anglais (voir Dionne 2007, 100)⁴.

Quant à Thérèse et Archange⁵, comme leurs sœurs, elles choisissent d'écrire en français à leur mère, mais contrairement à Catherine et Madeleine, elles optent pour l'anglais lorsque c'est la langue dominante de leur destinataire, par ex. en anglais à leur père et à leurs frères Alexandre et Charles. Il n'y a que deux lettres conservées échangées entre les sœurs, et c'est Archange qui écrit à Thérèse, en anglais, sans doute parce que pour cette dernière, c'est sa langue la plus courante.

Le modèle épistolaire des Askin est fortement dominé par l'anglais, chez les hommes, francophones ou anglophones, et chez certaines des femmes. Le fait que le père soit d'origine anglophone, que les hommes de la famille se trouvent de plus en plus intégrés dans des réseaux commerciaux et militaires anglophones, que les filles Askin aient épousé des

2 John épouse Madeleine Peltier ; Charles, Monique Jacob ; James, Frances Godet.

3 Catherine épouse Samuel Robertson, Madeleine, Robert Richardson ; Thérèse, Thomas McKee ; Archange, David Meredith ; Adélaïde, Elijah Brush ; Félicité, Richard Pattinson.

4 Le fonds Askin ne comporte pas de lettres de Marie-Archange Barthe.

5 Le fonds Askin n'a qu'une seule lettre d'Adélaïde à sa mère, écrite en français. Le fonds n'a pas conservé de lettres de la sixième sœur, Félicité, morte à 23 ans en s'enfuyant en 1813 des États-Unis vers le Canada avec son mari (Dionne 2007, 33).

anglophones, a pu renforcer le choix de l'anglais même chez les scripteurs francophones⁶.

Cette tendance vers l'exogamie s'accroît à mesure qu'on avance dans le XIX^e siècle. Comme Askin, Joseph Campeau, né au Détroit et petit-neveu de Charles-André Barthe, est un homme d'affaires important. Gitlin note (2010, 142–143) : « At the time of his death, Campau's estate was valued at three million dollars, making him the richest man in Michigan. In 1894, his heirs estimated his real estate empire to be worth some ten million dollars. » Les onze enfants de Joseph Campau et d'Adélaïde Dequindre qui ont atteint l'âge adulte montrent une tendance encore plus prononcée que les enfants Askin à adopter un patron d'alliances matrimoniales exogames, et ici, en dépit du fait que les deux parents soient francophones : tous les enfants Campau, fils et filles, ont épousé des anglophones, à l'exception d'une fille qui a épousé un marchand de fourrures francophone, et de deux fils qui restent célibataires.

Lorsqu'on suit la correspondance de Joseph Campau, de son fils Daniel et de son neveu Louis, on voit s'étendre le patron épistolaire anglophone dans la famille. À la génération du père, Joseph Campau, celui-ci écrit toujours en français à ses enfants, même à son fils Daniel qui est clairement dominant anglophone, et sa femme et lui ne reçoivent que des lettres en français de leurs enfants. C'est donc essentiellement le modèle des Askin où les lettres envoyées aux parents sont généralement dans la langue dominante du destinataire, à ceci près que les parents Campau sont tous deux francophones. À la génération suivante, Louis, qui est fortement associé au commerce des fourrures, écrit en français. Apprécié comme interprète amérindien, il est chargé des affaires commerciales de son oncle auprès des communautés autochtones. Il a épousé en secondes noces une francophone d'une famille bien nantie et, avec d'autres membres de sa famille, ils fonderont la ville de Grand Rapids, au sud du Détroit, qui verra peu à peu s'y établir aussi des familles anglophones qui transformeront l'écologie

6 Dionne (2007, 50) remarque toutefois : « il se pourrait, d'après le nom des instituteurs et des institutrices, que les femmes Askin de la deuxième génération aient davantage été éduquées en français que ne l'ont été leurs frères, une hypothèse qui expliquerait en partie la langue que choisissent les scripteurs pour rédiger leurs lettres dans les *John Askin Papers* [...] »

linguistique de la ville. Louis, bien que respecté des membres de sa communauté, ne s'enrichira pas comme Daniel, qui, déshérité par son père, deviendra partenaire d'un homme d'affaires et militaire anglophone, Ange Palms, dont il épousera la fille. Cette rupture familiale, dont on garde des traces dans une lettre écrite par Daniel en français à son père (voir un extrait en (1)), a pour effet que Daniel s'intègre de plus en plus dans le milieu anglophone des affaires.

(1) La Moindre Support de votre part me aurai plus plait que les affaire que Je Suis Pour entrer dedans. (1835 ; voir Martineau, à par.)

Que ce soit à sa sœur Adélaïde, à son frère Joseph ou à son cousin Louis, Daniel choisit d'écrire en anglais. Dans un monde alors en transition, Louis représente le pôle conservateur, francophone, alors que Daniel annonce la modernité anglophone des affaires immobilières, et le nouveau pôle, à la fois commercial et linguistique, de la famille Campau.

Comme pour d'autres familles de la bourgeoisie que j'ai examinées (Martineau 2013, Martineau/Remysen 2015), les familles Askin et Campau sont bien établies dans leur milieu : elles bénéficient de réseaux denses (voir Milroy 1980, 2002; Beaulieu/Cichocki 2005) et elles emploient des traits conservateurs du français (Martineau, à paraître). Malgré tout, les membres les plus actifs de ces familles sont ceux qui, bien ancrés dans les réseaux francophones, se sont tournés vers les réseaux anglophones – ce que Milroy/Milroy (2009) identifieraient comme des « early adopters ». La Guerre civile américaine (1861–1865) consolidera le pouvoir anglophone dans la région, au point qu'il est rare de trouver des documents rédigés en français dans les archives après cette date. Détroit garde trace de ses origines françaises par le nom mais c'est à Windsor, de l'autre côté de la frontière, du côté canadien, dans une ville à consonance anglaise, que le français s'est maintenu, de façon fragile.

Comme on l'a vu dans cette section, il y a interrelation entre les parcours de vie des locuteurs et le contexte plus large dans lequel ils évoluent, la variation linguistique observée chez les individus étant à l'intersection du micro- et du macro-linguistique. La section suivante, qui porte sur Gatineau et Montréal, au Québec, montre également comment on peut mieux situer les usages des locuteurs dans des études macrolinguistiques de la variation en tenant compte de leur parcours de vie mais aussi des

situations de communication à l'oral dans lesquelles ils activent leur répertoire.

4 Palette variationnelle : l'alternance entre *je vais/je vas/m'as* comme auxiliaire du futur périphrastique

4.1 Portrait global de l'alternance *je vais/je vas/m'as*

Dans les français d'Amérique du Nord, on recense au moins trois formes en concurrence pour la première personne du singulier de l'auxiliaire du futur périphrastique : *je vais*, *je vas* et *m'as*. Les exemples en (2) sont tirés d'un repas de famille à Gatineau, au Québec (*Corpus de français familier ancien*, Outaouais).

- (2) a. *Je vais* : je *vais* m'asseoir là
 b. *Je vas* : Ce que *je vas* faire je/*je vas* amener les assiettes
 c. *M'as* : Un petit morceau *m'as* prendre la « meat lovers »

Les trois formes se répartissent sur un continuum rattaché au degré de formalité du discours, *je vais* étant généralement associé à un emploi soutenu et au français de référence, *je vas* à un emploi neutre et *m'as* se rattachant à un usage familier (Martineau/Mougeon 2005; Martineau 2009; Sankoff/Thibault 2011). Cette configuration stylistique recoupe une distribution socioéconomique où la variante *m'as* est généralement rattachée aux classes économiquement plus faibles et la variante *je vais* aux classes économiquement plus favorisées, amalgame stylistique et social largement attesté pour d'autres phénomènes (voir Romaine 1980, citée dans Finegan/Biber 1994).

Cette répartition des trois formes contraste avec la situation dans la variété européenne. L'absence de *m'as* en français européen a pour effet que la forme *je vas* acquiert une partie du poids sociostylistique de *m'as* dans cette variété. En fait, les résultats que j'ai trouvés à partir de corpus en entretiens non dirigés à Rouen et à Paris recueillis en 2011–2013 auprès principalement de jeunes⁷, montrent un emploi de *je vais* catégorique (154/154) effaçant la stratification sociale de prestige associée à cette forme, qui occupe à elle seule l'espace variationnel.

7 Sous-corpus écologique F. Gadet-F. Martineau de Paris et Rouen, du *Corpus FRAN* (dir. F. Martineau).

Enfin, à la variation dans l'espace géographique et social s'ajoute la variation dans le temps. En effet, lorsqu'on compare des résultats provenant de différents corpus relevés auprès de locuteurs parlant la variété issue du Québec, nés entre la fin du XIX^e siècle et au cours du XX^e siècle, on voit que la variante *m'as* a connu un déclin progressif (tableau 1), avec, en 2011, à peine un peu plus de 10 % de fréquence même chez des locuteurs âgés du corpus d'Hochelaga-Maisonneuve, un quartier socioéconomiquement défavorisé⁸.

Tableau 1 : Fréquence d'emploi des formes *je vais / je vas / m'as* du futur périphrastique en français canadien

Corpus	Période de naissance des locuteurs	<i>Je vais</i>	<i>Je vas</i>	<i>M'as</i>
Corpus de contes, Québec *	1894–1896	2,2 % (1/46)	58,7 % (27/46)	39,1 % (18/46)
Corpus de contes, Ontario *	1914–1919	0 % (0/283)	64,4 % (183/284)	35,6 % (101/284)
Corpus d'entrevues, Saskatchewan **	1900–1960	7 % (6/85)	64,7 % (55/85)	28,3 % (24/85)
Corpus d'entrevues, Montréal 1971/1984 ***	1896–1956	8 % (156/1944)	72 % (1400/1944)	20 % (388/1944)
Corpus d'entrevues d'Hochelaga-Maisonneuve 2011, Montréal ****	1923–1948	18,84 % (39/207)	70,05 % (145/207)	11,11 % (23/207)

* voir Martineau 2009; ** voir Martineau 2014; *** voir Sankoff/Thibault 2011; **** voir Martineau et Séguin 2016.

Au-delà de la variation géographique, sociale ou temporelle qui peut être brossée à partir d'une perspective large sur les communautés, des études comme celles d'Eckert (1989, 2012) montrent que les locuteurs utilisent

8 Les données d'Hochelaga-Maisonneuve proviennent du sous-corpus variationniste H. Blondeau, Y. Frenette, F. Martineau, M. Tremblay de Hochelaga-Maisonneuve 2012, du *Corpus FRAN*, dir. F. Martineau. Les données du tableau 1 proviennent de locuteurs principalement de classes sociales modestes; seuls les locuteurs de Montréal 1971–1984 présentent une plus grande diversité sociale.

leur répertoire linguistique afin de se positionner dans des communautés plus locales. Il est donc essentiel d'examiner la variation en contexte, en fonction des réseaux sociaux qui font sens pour le locuteur, de son parcours de vie et de ses aspirations, selon l'identité sociale qui se construit, s'affirme, s'affiche selon la situation.

Dans les deux sections qui suivent, je montrerai comment les continuités/ruptures linguistiques et les alliances communicationnelles entre locuteurs, notamment en entrevues semi-dirigées de nature variationniste ou en entretiens entre pairs, permettent de mieux comprendre le recours aux trois formes examinées, et de façon générale, comment certaines formes du répertoire linguistique sont activées dans la construction de soi en contexte. J'ai examiné deux groupes, l'un de locuteurs âgés d'un quartier populaire de Montréal (Hochelaga-Maisonneuve) en m'intéressant aux ruptures (ou non) par rapport à des normes linguistiques communautaires, et l'autre, de locuteurs jeunes de Montréal et de Gatineau, pour qui la forme *m'as* fait partie de leur répertoire dans des situations de proximité communicationnelle.

4.2 Ruptures et continuités à Hochelaga-Maisonneuve⁹

Le quartier d'Hochelaga-Maisonneuve est un quartier traditionnellement homogène socialement et bon nombre des locuteurs interrogés se connaissent, faisant partie des mêmes réseaux ; en ce sens, le quartier, au moins pour la tranche d'âge des gens plus âgés, présente un réseau dense, au sens de Milroy (1980)¹⁰. Les résultats du tableau 1 pour Hochelaga-Maisonneuve cachent pourtant une grande hétérogénéité entre les usages des locuteurs qui ne se comprend que si on s'arrête au parcours de vie des locuteurs. Je contrasterai trois locuteurs, qui habitent à quelques coins de rue les uns des autres.

9 Une partie de cette section est déjà parue, dans une forme et selon un angle différents, dans trois articles : Blondeau/Martineau/Frenette 2016 ; Gadet/Martineau (2017) et Martineau/Séguin 2016.

10 Les douze entrevues auprès de gens âgés ont été recueillies par moi, dont trois en collaboration avec Yves Frenette, et dix avec un animateur social/réalisateur de films du quartier.

Le premier locuteur, Gérard, a été interrogé chez lui. Il est retraité depuis plusieurs années mais a été ouvrier modeleur pendant 27 ans, puis contre-maître durant huit ans dans une usine de réparation et de construction de locomotives ferroviaires située un peu au nord du quartier où il habite. Il a vécu sa jeunesse dans un quartier ouvrier en périphérie de Montréal, puis a déménagé à Maisonneuve. Ses parents viennent de la région près de Montréal ; son père était conducteur de tramways et appartenait donc, tout comme lui, à une classe sociale modeste. Le tableau 2 fait ressortir l'emploi fréquent de la forme neutre *je vas*, en accord avec les fréquences moyennes du quartier.

Tableau 2 : Fréquence d'emploi des formes *je vais* / *je vas* / *m'as* du futur périphrastique chez le locuteur Gérard

<i>Je vais</i>	<i>Je vas</i>	<i>M'as</i>	Total
7,4 % (2/27)	77,8 % (21/27)	14,8 % (4/27)	100 % (27/27)

Gérard fait partie d'un réseau social tissé serré ; il est membre de plusieurs organismes bénévoles dont certains contribuent à la réinsertion sociale des jeunes. Il a même été interviewé à quelques reprises par des associations de quartier pour son implication sociale, ce dont il est très fier. En accord avec son quartier ouvrier, sympathique à la cause souverainiste et à la protection du français dans la sphère publique, Gérard est sensible au statut du français au Québec. Il dira ainsi : « On appelle ça une shop en anglais mais c'est modèlerie en français », montrant à la fois sa connaissance du terme anglais couramment employé par les ouvriers du quartier, mais aussi sa distance par rapport à ce terme, qu'il corrige pour le terme français, dans l'esprit de la francisation des termes de métier prônée par le gouvernement.

Même si son réseau est d'abord fortement constitué de francophones, Gérard est ouvert aux autres communautés. Ainsi, par le fait qu'il a côtoyé des anglophones dans la famille de son épouse, en partie d'origine écossaise, au travail et dans ses activités de bénévolat, il entretient des liens au-delà de sa communauté francophone. Il parle l'anglais, considère que c'est un atout de le maîtriser mais depuis sa retraite, il n'a plus l'occasion de le parler et son réseau social est principalement celui de son quartier où il se sent parfaitement intégré. Si ses usages reflètent les « normes » de son

quartier et, plus généralement, le vernaculaire de mêmes classes sociales au Québec, c'est donc surtout le fait que Gérard se sent linguistiquement 'sécuritaire' dans l'emploi de sa variété.

Jacques, le second locuteur, connaît Gérard, habite à quelques pas de chez lui et fréquente en partie les mêmes associations. Mais, contrairement aux usages de Gérard et à ceux relevés pour les locuteurs de son quartier (voir tableau 1), Jacques emploie surtout *je vais*, comme l'illustre le tableau 3.

Tableau 3 : Fréquence d'emploi des formes *je vais* / *je vas* / *m'as* du futur périphrastique chez le locuteur Jacques

<i>Je vais</i>	<i>Je vas</i>	<i>M'as</i>	Total
53,3 % (8/15)	46,7 % (7/15)	0 % (0/15)	100 % (15/15)

Fils d'un garçon de table, Jacques a progressé socialement en devenant commis/gérant de pharmacie. Son statut social est aussi un peu plus élevé que celui de Gérard, qui, tout en étant contremaître, a travaillé dans une usine. Jacques est très conscient de sa position sociale, comme il le mentionne dans l'extrait suivant :

- (3) À la même pharmacie <I1 : Ah oui.> j'ai fait/ j'ai fait moi euh quarante ans au même endroit. <I1 : Ah oui.> Oui j'avais un/ mon patron qui euh/ qui avait acheté ça mais que la pharmacie était pas son/ son élément là. <I1 : Ah ok.> Non non c'était moi/ c'est moi qui a géré sa pharmacie pendant quarante ans. J'ai fait ça pendant/ vraiment je m'occupais de tout tout tout. Euh lui euh tout ce qu'il faisait là il venait me voir pis je lui donnais des rapports de/ de/ de mes/ je veux dire c'est moi qui s'occupais <I2 : Ok.> de tout tout tout.

Contrairement à Gérard, qui n'est pas né dans le quartier, Jacques y a vécu à partir de sa prime enfance et il a la nostalgie d'un certain passé glorieux de Maisonneuve, comme le montre l'exemple (4) :

- (4) C'était un quartier euh riche/ c'était un quartier/ ben regardez le/ le <I1 : Les maisons.> les propriétés qu'il y a là là. Les médecins sur la rue Adam là euh je pourrais tous vous les nommer là. Dans l'espace de quelques rues il y avait cinq/ au moins cinq médecins.

Il a donc réagi fortement à la migration d'individus défavorisés de quartiers plus à l'ouest vers Maisonneuve, comme l'indique l'exemple (5) :

- (5) Pis d'autant plus on euh/ je me souviens parce qu'à partir des années soixante et dix euh moi j'avais pas vu ça dans le quartier ici en pharmacie des poux. <I1 : Ah oui.> Mais c'est drôle quand même c'était une coïncidence peut-être mais on a vu une épidémie de poux arriver en même temps que ces euh (phrase non-terminée) <I1 : Oui oui oui.> Ça c'est une affaire qui m'avait marqué à l'époque on en parlait souvent. L'épidémie de poux là quand ça a commencé dans ces/ <I1 : Oui oui oui.> on appelait ça euh/ oui ça a changé de façon radicale le quartier.

Ce qui domine le discours de Jacques est une vision nostalgique du quartier d'autrefois, qui aurait été, selon lui, plus homogène linguistiquement et socialement, vision aussi idéalisée de la profession qu'il aurait exercée, perception enfin d'un français autrefois plus pur qui se dégrade maintenant face à l'omniprésence de l'anglais :

- (6) c'est sûr que le/ le/ le/ le français là c'est/ c'est en perte c'est/ c'est malheureux de voir ça c'est/ je trouve ça très très très malheureux de voir.

En ce sens, son emploi de *je vais* fait écho à la fois à sa position linguistique assez normative et à la façon dont il perçoit son statut social dans sa communauté. Mais cet emploi de *je vais* correspond sans doute aussi à la relation qu'il entretient avec les intervieweurs en situation de communication. Bien qu'il connaisse l'un des intervieweurs, qui avait tourné un film dans son association, et que l'entrevue se soit déroulée de façon conviviale, Jacques a insisté pour que l'entrevue ait lieu ailleurs que chez lui, dans une salle paroissiale. La fréquence d'usage de *je vais* pourrait refléter en partie la position sociale qu'il a tenté de reproduire dans une situation d'entrevue, d'une formalité sans doute égale à celle qu'il a pu activer au cours de son métier à la pharmacie. On pourrait ainsi soupçonner que ses usages, chez lui, avec des proches, auraient pu être plus près de ceux de sa communauté.

Lucien, le troisième locuteur, est né d'un père français arrivé à Montréal en 1922, peut-être suite à une rupture avec la famille de notaires et d'huissiers bien établis dont il est issu. Sa mère est originaire d'une famille ouvrière de Québec. À l'exception d'une courte période pendant la Deuxième Guerre mondiale, Lucien habite Montréal toute sa vie, mais c'est

relativement âgé qu'il déménage dans Hochelaga-Maisonneuve. Il est représentatif des habitants des quartiers pauvres décrits par Jacques, de ceux qui ont migré dans Hochelaga-Maisonneuve. L'entrevue s'est passée chez lui, avec sa conjointe, avec qui il habite depuis une trentaine d'années. Dans son entrevue, Lucien marque clairement sa rupture avec le passé français de son père, comme dans le passage suivant en (7) :

- (7) Pis euh les chums à mon père ils venaient chez nous pis ils me disaient « Comment ça se fait tu parles pas français ? » J'ai dit « Moi si je parle français icitte m'as me faire tuer. » Parce que les/ les/ les gars je me tiens avec là c'est pas des/ c'est pas des gars qui/ c'est des gars qui sacraient pis des gars qui parlaient mal pis en tout cas. Pis si je parle français ils vont prend/ me prendre pour une tapette.

En (8), Lucien considère que parler français, c'est parler le français européen, source de ridicule ou de marginalisation par ses pairs :

- (8) Moi euh mon père venait de France mais je suis pas Français je suis/ je parle pas français. <I2 : Oui oui.> Mais je/ je/ parce que des fois là ça m'enrageait parce que les Français ils ont une manière de dire « Tu es un con. » <I2 : Ah.> Pis moi quand ils me disaient ça je voulais/ je voulais ah boy je devenais mauvais. <I2 : Oui.> Parce que j'ai dit « Un con je sais qu'est-ce que c'est/ c'est un imbécile pis des affaires de même. »

Son emploi très élevé de la forme *m'as*, comme le montre le tableau 4, reflète sa rupture linguistique avec les usages français de son père¹¹ mais aussi avec ceux de son propre quartier ouvrier (tableau 1).

Tableau 4 : Fréquence d'emploi des formes *je vais* / *je vas* / *m'as* du futur périphrastique chez le locuteur Lucien

<i>Je vais</i>	<i>Je vas</i>	<i>M'as</i>	Total
0 % (0/13)	15,4 % (2/13)	84,6 % (11/13)	100 % (13/13)

11 Cet emploi de *m'as* contraste avec celui de locuteurs canadiens, nés en Saskatchewan, mais de parents européens qui ont migré au Canada au début du 20^e s., et qui ne présentent pas d'emploi de la forme *m'as* (Martineau 2014).

Contrairement à Gérard et à Jacques, Lucien ne participe pas à la vie communautaire de son quartier ; son réseau social se trouve principalement hors du quartier et est marqué à l'occasion par la violence, parfois l'errance. On peut comparer Lucien, aux marges de la marginalité, et Mario, un habitant d'âge moyen du quartier, sorti du monde marginal des motards, qui présente un emploi presque catégorique de *je vas* (95,8 % (23/24)), tout au moins en situation d'entrevue sur les lieux de son travail, avec l'animateur et une jeune étudiante, et qui souligne ainsi sa nouvelle vie :

- (9) C'est euh à trois heures du matin euh ils ont/ je me suis fait tirer dessus ça fait que c'est là que j'ai décidé que euh je voulais aller en thérapie pis je voulais changer.

Évidemment, on ne peut exclure d'autres facteurs dans ce choix de Mario d'utiliser *je vas*, dont une meilleure situation sociale suite à son abandon du monde des motards et une meilleure intégration dans la vie sociale du quartier.

L'emploi de *je vas* demeure la forme neutre au Québec pour exprimer la première personne du singulier du futur périphrastique et c'est donc souvent par rapport à cette forme que sont interprétées les deux autres formes, *je vais* ou *m'as*. À partir des résultats présentés dans cette section, on pourrait déduire que la forme *m'as* est en régression, associée aux gens âgés, de classe populaire, comme Gérard, qui l'emploie peu, ou alors à des marginaux comme Lucien. La section suivante, qui compare des usages en entrevues variationnistes et en entretiens plus libres chez des jeunes, montre pourtant que la forme *m'as* est bien présente dans des contextes liés à la proximité communicationnelle.

4.3 Distance/proximité communicationnelle

Selon les résultats présentés dans le tableau 5, la régression de *m'as* semble être pour ainsi dire complète, même chez des jeunes de milieux modestes socialement, comme à Hochelaga-Maisonneuve, et *je vais* progresserait, par effet de standardisation du français au Québec.

Tableau 5 : Fréquence d'emploi des formes *je vais* / *je vas* / *m'as* du futur périphrastique chez de jeunes locuteurs d'Hochelaga-Maisonneuve dans des entrevues variationnistes. Résultats tirés de Blondeau/Martineau/Frenette 2016

<i>Je vais</i>	<i>Je vas</i>	<i>M'as</i>	Total
44,1 % (86/195)	55,4 % (108/195)	0,005 % (1/195)	100 % (195/195)

Les jeunes dont les fréquences d'emploi des trois formes apparaissent dans le tableau 5 ont pu toutefois moduler leur répertoire linguistique en fonction de la situation communicationnelle, les entrevues ayant été conduites en contexte semi-dirigé, avec questionnaire. En effet, dans un autre cadre de recherche¹², j'ai recueilli des données en entretiens de proximité communicationnelle, principalement autour de repas entre amis, auprès de jeunes de Montréal et de Gatineau. Les entretiens faisant l'objet du tableau 6 ont été animés à Gatineau par une étudiante réserviste dans l'armée (ici bas Vicky) et, pour Montréal, par un étudiant avec des amis de l'université. Les entretiens durent souvent plusieurs heures, avec trois à six locuteurs à la fois (colocataires, sœurs, collègues très proches d'une même base militaire, amis d'enfance), qui vaquent à leurs occupations dans la pièce, interviennent sans arrêt, jouent aux cartes, sans que des thèmes de discussion aient été prédéterminés. Certains de ces groupes pourraient être considérés comme des « communautés de pratique » (voir Eckert/McConnell-Ginet 1992 et Meyerhoff 2002 sur les communautés de pratique), au sens où ils présentent des liens sociaux serrés caractérisés par un engagement mutuel autour d'une entreprise (par ex. d'être réservistes dans l'armée), se rassemblent de façon régulière, et ont un répertoire linguistique commun. Les résultats du tableau 6 montrent que, comparativement à ceux du tableau 5, la forme *m'as* est loin d'être absente du répertoire des jeunes.

12 Celui de ma chaire de recherche *Frontières, réseaux et contacts en Amérique française*, Université d'Ottawa.

Tableau 6 : Fréquence d'emploi des formes *je vais* / *je vas* / *m'as* du futur périphrastique chez des jeunes locuteurs dans des entretiens de proximité

Entretien	Ville	Classe	<i>Je vais</i>	<i>Je vas</i>	<i>M'as</i>
Repas 1	Montréal	Moyenne	21,7 % (5/23)	78,3 % (18/23)	0 % (0/23)
Repas 18	Gatineau	Moyenne basse	20,8 % (5/24)	79,2 % (19/24)	0 % (0/24)
Repas 11	Gatineau	Moyenne basse	26,3 % (5/19)	73,7 % (14/19)	0 % (0/19)
Repas 10	Gatineau	Moyenne haute	15,6 % (5/32)	68,8 % (22/32)	15,6 % (5/32)
Repas 8	Gatineau	Moyenne haute	18,3 % (17/93)	64,5 % (60/93)	17,2 % (16/93)
Repas 3	Gatineau	Moyenne basse	0 % (0/38)	68,4 % (26/38)	31,6 % (12/38)
Repas 9	Gatineau	Moyenne basse	0 % (0/16)	68,75 % (11/16)	31,25 % (5/16)
Vicky	Gatineau	Moyenne	12,5 % (11/88)	69,3 % (61/88)	18,2 % (16/88)

Tous les jeunes ne présentent pas un emploi de la forme *m'as* mais au moins huit jeunes participant aux repas de Gatineau emploient *m'as* (sur onze) dont quatre emploient les trois formes lors de ces repas, notamment Vicky dont j'ai isolé les usages (ses usages ne sont pas comptabilisés dans les repas du tableau 6) et qui est l'étudiante au cœur de ce réseau social. Alors que les jeunes du tableau 5 sont de classe sociale basse et n'emploient pas *m'as*, les jeunes du tableau 6 sont de classe sociale moyenne et emploient souvent *m'as*, la différence entre les résultats étant la nature de la situation d'enquête et la proximité communicationnelle que les locuteurs ressentent par rapport aux autres individus.

La forme *m'as* sert souvent à souligner l'oralité d'un discours rapporté, comme dans l'extrait en (10) où elle alterne avec *je vas* dans le même segment et avec le même verbe (*péter la gueule à qqn*) :

- (10) Kiara : Je m'en rappelle estie travaillais au Jean Coutu en plus je voulais la frapper estie. C'est une conne. C'est une conne. Fait que là il y avait une autre fille elle/ elle elle était comme plus comme « Moi je suis une poups. Mais comme *m'as* te péter la gueule m'en câlisse là. » Tu-sais comme. Attitude de/ attitude de comme (...) Oui. Pas/ pas « Je suis une petite poups » genre. Non c'est « Je suis une fucking poups pis *je vas* te péter la gueule. Je viens de Gatineau. » Tu-sais comme. Grosse affaire.

Ces usages de *m'as* associés au discours rapporté sont à mettre en relation avec ceux de Lucien, dans la section précédente, où la majorité de ses emplois

de *m'as* sont aussi dans des discours rapportés, comme en (11). De même, les quatre emplois de *m'as* de Gérard sont en discours rapporté.

- (11) Lucien : Fait que j'avais signé pour neuf mois mais au bout de deux mois et demi j'ai dit au surintendant « T'es mieux de m'envoyer parce que *m'as* te tuer dans la nuit mon [maudit] ». (rires) Il dit « *M'as* t'envoyer en bateau ça prend un mois pour descendre à Montréal ». J'ai dit « *M'as* t'en faire des bateaux toi ». Fait que il m'a donné un billet d'avion. (rires)

Sans exclure l'effet de la classe sociale sur *m'as* – et l'évitement de cette forme par des locuteurs des classes sociales hautes – il y a une forte association entre oralité montréalaise, narration et discours rapporté. Comme le contexte de proximité communicationnelle favorise les narrations et le discours rapporté, par effet indirect, il favorise également la présence de *m'as*.

C'est donc beaucoup plus l'emploi de *je vais* qui est marqué, et perçu comme venant d'un répertoire plus relevé. C'est ainsi que Charlotte, qui est à l'origine des cinq emplois de *je vais* dans le repas 11, s'exclame : « Ah j'ai/ moi ça m'énerve là. De savoir que je suis enregistrée. » Dans le même esprit, on retrouve la variante *je vais* lorsqu'il s'agit de montrer des usages – et des comportements – sortant de l'ordinaire (12).

- (12) Vicky : Oui mais c'est pas le fait qu'elle a dit « *Je m'en vas* mettre un fond de teint. » C'est « C'est *je m'en vais* mettre un fond de teint voilé. »

Mais l'emploi de *je vais*, s'il peut coïncider avec des marques plus formelles, n'y est pas toujours associé et on voit son usage dans des passages fortement vernaculaires, avec emprunts à l'anglais et thèmes de la marginalité. Ici Vicky l'emploie pour souligner la certitude que dans un futur rapproché, l'action va se produire, elle se « pétera » (c'est-à-dire qu'elle se saoulera), comme en (13).

- (13) Vicky : Non mais tu comp/ tu comprends pas là. Moi là pour ma fête là *je vais* me péter. C'est la semaine de relâche.

Pénélope : Okay ben yo

Vicky : *Je vais* me péter.

Pénélope : je vas acheter de la coke de l'héroïne. Je vas acheter de l'alcool en masse là. Attends.

Vicky : Peut-être pas de la coke pis de l'héroïne là. Wô minute là.

L'emploi de *m'as* par des locuteurs comme Vicky qui ont un pied dans différentes communautés, notamment celle des réservistes de l'armée et celle de l'université, a pour effet de contribuer au maintien de cette forme, chez les jeunes lorsqu'ils se retrouvent en situation de proximité communicationnelle. En d'autres mots, la forme *m'as* semble bien en régression, dans la plupart des contextes occupés par *je vas* ou *je vais* en futur périphrastique, sans doute marginalisée à la fois socialement (groupe âgé de classe modeste) et par le fait que la forme est restreinte au futur périphrastique alors que *je vais* ou *je vas* servent aussi comme verbes de mouvement (*je vais/je vas* à Montréal). Elle a pourtant trouvé une niche particulière, dans le discours rapporté, et dans ce contexte, des jeunes de classe moyenne y ont recours, surtout s'ils se trouvent en entretien libre, entre amis.

5 Conclusion

Les recherches récentes sur la variation linguistique soulignent l'importance d'articuler les analyses globales d'une communauté à celles plus locales qui se fondent sur le parcours de vie des individus et l'écologie de leurs interactions dans différentes situations de communication. Les deux études de cas examinées dans cet article montrent l'intérêt des réseaux sociaux pour situer les locuteurs et leurs usages dans la communauté. Au-delà de la distinction entre réseaux sociaux ouverts/fermés, le parcours du locuteur et sa perception de soi dans ces réseaux est un facteur essentiel dans les pratiques linguistiques et le répertoire activé en contexte pour se positionner dans un groupe. Ainsi la plupart des membres de la famille Askin et Campeau sont bilingues mais le choix d'écrire en français ou en anglais dépend de la relation au destinataire mais aussi d'une certaine construction de soi (par ex., Daniel qui écrit essentiellement en anglais). De même, l'emploi de *m'as* n'a pas tout à fait le même poids stylistique chez Lucien, de condition sociale modeste et marginal même dans sa communauté, et Vicky, très bien intégrée dans différents groupes sociaux. Ce sont, me semble-t-il, des individus comme Daniel ou Vicky, au cœur de différents réseaux, estimés par leurs pairs, qui sont ceux les plus susceptibles d'être à la source de la diffusion du changement linguistique.

Bibliographie

- Beaulieu, L./Cichocki, W. (2005). « Innovation et maintien dans une communauté linguistique du nord-est du Nouveau-Brunswick », dans : *Francophonie d'Amérique* 19, 55–175.
- Bénéteau, M./Halford, P. (2008). *Mots choisis. Trois cents ans de francophonie au Détroit du lac Érié, 1701–2001*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Blondeau, H./Martineau, F./Frenette, Y. (2016). « Francophonie montréalaise : évolution des pratiques langagières en contexte », dans : Blondeau, H./Remysen, W. (dir.) : *Du local au global : pratiques et idéologies linguistiques en contexte montréalais. Cahiers internationaux de sociolinguistique* 10, 159–182.
- Branca-Rosoff, S./Schneider, N. (1994). *L'écriture des citoyens. Une analyse linguistique de l'écriture des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*. Paris : Klincksieck.
- Clarke, J. J. (2001). *Land, Power, and Economics on the Frontier of Upper Canada*. Montréal/Kingston : McGill-Queen's University Press.
- Conde-Silvestre, J. C. (2012). « The role of social networks and mobility in diachronic sociolinguistics », dans : Hernández-Campoy, J. M./Conde-Silvestre, J. C. (éds.). *The Handbook of Historical Sociolinguistics*. Malden/Oxford : Wiley-Blackwell, 332–352.
- Dionne, J. (2007). *Franco-Ontariens avant la lettre? La correspondance de la famille Askin*. Thèse de maîtrise. (Université d'Ottawa).
- Eckert, P. (1989). *Jocks and Burnouts : Social Categories and Identity in the High School*. New York: Teachers College Press.
- Eckert, P. (2012). « Three waves of variation study : The emergence of meaning in the study of variation », dans : *Annual Review of Anthropology* 41, 87–100.
- Eckert, P./McConnell-Ginet, S. (1992). « Think Practically and Look Locally : Language and Gender as Community-Based Practice », dans : *Annual review of anthropology* 21, 461–90.
- Ernst, G./Wolf, B. (2002). *Journal de Chavatte*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag.
- Finegan, E./Biber, D. « Register and Social Dialect Variation : An Integrated Approach », dans : Biber, D./Finegan, E. (éds.). *Sociolinguistics Perspectives on Register*. Oxford : Oxford University Press, 315–347.

- Gadet, F./Martineau, F. (2017). « Le maillage du français en Amérique du Nord, dans un cadre de francophonie », dans : Bagola, B./Neumann-Holzschuch, I. (éds.). *L'Amérique francophone – Carrefour culturel et linguistique*. Frankfurt am Main : Peter Lang, 11–40.
- Gitlin, J. (2010). *Bourgeois Frontier. French Towns, French Traders & American Expansion*. New Haven : Yale University Press.
- Koch, P./Oesterreicher, W. (2001). « Langage parlé et langage écrit. », dans : *Lexikon der romanistischen Linguistik* 1. Tübingen : Max Niemeyer, 584–627.
- Labov, W. (1972). *Sociolinguistic Patterns*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press.
- Lodge, A. (ce volume). « Fondements empiriques d'une théorie du changement linguistique ».
- Martineau, F. (1995-). *Corpus le français familier ancien*, Université d'Ottawa. <www.polyphonies.uottawa.ca>.
- Martineau, F. (2007). « Variation in Canadian French Usage from the 18th to the 19th Century », *Multilingua* 26, 203–227.
- Martineau, F. (2009). « Vers l'Ouest : les variétés laurentiennes », dans : Baronian, L./Martineau, F. (éds.). *Le français, d'un continent à l'autre*. Québec : Presses de l'Université Laval, 291–325.
- Martineau, F. (2012). « Les voix silencieuses de la sociolinguistique historique », dans : *Cahiers de linguistique* 38, 111–135.
- Martineau, F. (2013). « Written Documents : What they tell us about linguistic usage », dans : van der Wal, M. J./Rutten, G. Jn. (éds.). *Touching the Past. Studies in the Historical Sociolinguistics of Ego-Documents Touching the Past*. Amsterdam/Philadelphie : Benjamins. 129–147.
- Martineau, F. (2014). « Le français des pionniers de la Saskatchewan : quelques pistes de réflexion », dans : Hallion, S./Papen, R. (éds.). *À l'ouest des Grands Lacs : communautés francophones et variétés de français dans les Prairies et en Colombie-Britannique*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 155–188.
- Martineau, F. (à par.). *Les Voix de papier*. Paris : Garnier.
- Martineau, F./Séguin, M.-C. (2016). « Le Corpus FRAN : réseaux et maillages en Amérique française », dans : *Corpus* 15, 55–87.
- Martineau, F. et al. (2011). *Corpus FRAN* (Français d'Amérique du Nord), Université d'Ottawa. <www.continent.uottawa.ca>.

- Martineau, F./Remysen, W. (2015). « Une langue au statut fragile : normes et usages du français québécois sous le Régime anglais », dans : *Congrès de l'Association for French Language Studies*, Caen, 17-19 juin.
- Martineau, F./Bénéteau, M. (2010). *Incursion dans le Détroit. Journalle Commansé le 29 octobre 1765 pour Le voyage que je fais au Mis a Mis*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Martineau, F./Mougeon, R. (2005). « *Vais, vas, m'as* in Spoken French: A Diachronic and Dialectal Perspective », dans : *Linguistic Symposium on Romance Languages*, Austin, février 2005.
- Meyerhoff, M. (2002). « Communities of Practice », dans : Chambers, J. et al. (éds.). *The Handbook of Language Variation and Change*. Oxford : Blackwell, 526-548.
- Milroy, L. (1980). *Language and Social Networks*. Baltimore : University Park Press.
- Milroy, L. (2002). « Social Networks », dans : Chambers, J. et al. (éds.). *The Handbook of Language Variation and Change*. Oxford : Blackwell, 549-572.
- Milroy, L./Milroy, J. (1990). « Social Network Analysis and Social Class : Towards an Integrated Research Model », dans : *Language in Society* 21, 1-26.
- Milroy, L./Milroy, J. (2009). « Network Structure and Linguistic Change », dans : Coupland, N./Jaworski, A. (éds.). *The New Sociolinguistics Reader*. New York: Palgrave Macmillan, 92-118.
- Romaine, S. (1980). « Stylistic Variation and Evaluative Reactions to Speech », dans : *Language and Speech* 23, 213-232.
- Sankoff, G./Thibault, P. (2011). « Sur les traces de *m'as* en français québécois de 1971 à 2001 », dans : Martineau, F./Nadasdi, T. (éds.). *Le français en contact. Hommages à Raymond Mougeon*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 331-354.
- Steuckardt, A. (2014). « De l'écrit vers la parole. Enquête sur les correspondances peu lettrées de la Grande Guerre », dans : *Actes du 4e Congrès Mondial de Linguistique française* 8, 353-364.
- Tieken-Boon van Ostade, I. (2000). « Social network analysis and the history of English », dans : *European Journal of English studies* 4, 211-216.